

## ANALYSES D'OUVRAGES

---

**Marie-Andrée Thomachot.** — « Chirurgie et chirurgiens parisiens au XVIII<sup>e</sup> siècle ». - Thèse 3<sup>e</sup> cycle. Université Paris IV-Sorbonne, 1982, (11-12), 391 p., dactylographiées. Mention « Très bien ».

Un écrit historique n'est vraiment bon que, lorsqu'après l'avoir lu, on conserve l'impression d'avoir réellement vécu à l'époque évoquée.

Bien des points de l'histoire des chirurgiens parisiens du XVIII<sup>e</sup> siècle sont connus mais, si on insiste sur leur ascension sociale, a-t-on souvent décrit leur vie quotidienne, leur vie familiale, leur intimité ?

En prenant appui sur les « Actes et Almanachs royaux », les Archives de l'Académie de chirurgie, 60 inventaires après décès, 11 contrats de mariage, 7 testaments et 1 contrat de vente, voici qu'il est possible d'en cerner la silhouette et même de l'animer dans son décor.

Nos chirurgiens sont souvent issus d'un chirurgien ou d'un médecin. Ils sont cinq fois sur six mariés et ont, dans deux tiers des cas, de un à trois enfants, et assez souvent un, plus rarement deux domestiques. Ils demeurent bien plus volontiers sur la rive droite que sur la rive gauche de la Seine. Ils sont habituellement locataires de leur habitation qui n'occupe en règle qu'un étage (le premier ou le deuxième), parfois deux, rarement trois, et se compose de 2 à 10 pièces sans compter parfois les dégagements. Ils ont de beaux bureaux, de belles reliures — notamment des livres médicaux ou chirurgicaux — et collectionnent plus volontiers les livres d'histoire que les œuvres littéraires. Ils écrivent peu dans l'ensemble, moins qu'on l'imagine, en tout cas, à l'Académie. Ils agissent surtout. Et voici qu'on nous détaille leur matériel chirurgical, les interventions courantes et plus rares, les drogues qu'ils prescrivent. D'autre part, certains nous offrent leur carte d'identité sous la forme de fiches signalétiques. Et pour finir, nos chirurgiens se réjouissent-ils de voir leur nombre décroître après 1740 et chuter après 1755 ? On le suppose, la baisse de leur démographie augurant un accroissement de la clientèle.

Est-ce assez dire le travail minutieux qu'a mené à bien Mlle Thomachot ? Elle a réussi un exploit, celui de concilier la sécheresse nécessaire des données avec le louable souci de redonner une vie palpitante et singulière à ces chirurgiens dont l'histoire est trop souvent résumée à leur querelle professionnelle avec les médecins, et aux progrès très sensibles de leur art.

Professeur R. Rullière.

**Goubert (Jean-Pierre)** et collaborateurs. — « La médicalisation de la Société française, 1770-1830 ». - Waterloo, Ontario, Canada, Spring & Summer. History Department, University of Waterloo, Ontario N2L 3G1, Canada, 1982. - Historical reflections, vol. 9, Nos. 1 et 2, 15 × 23, 304 p.

C'est avec un grand intérêt que nous avons reçu le remarquable volume que notre collègue Jean-Pierre Goubert vient de faire éditer par les presses de l'Université de Waterloo au Canada. Dans son introduction se situe le caractère complexe de ce dossier, qui voudrait définir et borner l'itinéraire, au sein du corps social, du développement à la fois de la santé et du « pouvoir médical » dans la société française de cette époque cruciale. Le problème serait de savoir quel est le degré d'im-

pact de la « Sainte Alliance » entre le médecin, membre d'une élite, et la santé, au moment où la culture déterministe tend à remplacer la vieille démarche mythique et dogmatique du guérissage. Le rôle de Corvisart est, comme le rappelle le chapitre écrit par W.R. Albury immense et déterminant dans la transformation de la mentalité médicale. Madame Lydie Boulle, avec sa précision habituelle, nous montre les changements radicaux opérés dans les hôpitaux parisiens à la suite des travaux de Bayle, Laennec, Louis, à la lumière des Archives de l'Assistance Publique. Jean-Pierre Goubert et Bernard Lepetit étudient la médicalisation des villes en croissance, et Jacques Léonard le combat entre le charlatanisme et la révolution médicale et scientifique sous la Restauration. Jacques Gélis nous présente les curieux aspects des miracles resuscitant des nouveau-nés en état de mort apparente, et ce qu'en ressentent les médecins. Dominique Lorillot nous cite les cahiers de doléances des médecins en 1789. Catherine Maillé-Virole, grâce au dépouillement du Minutier central des Archives décrit remarquablement le corps médical et chirurgical, si divers, à la fin de l'Ancien Régime. Bien d'autres articles, que nous ne pouvons citer tous, évoquent la « médicalisation » en Allemagne, aux Etats-Unis, au Canada, ou la transformation du Collège de pharmacie de Paris, ou l'évolution des remèdes secrets. Enfin, notre éminente amie Dora Wiener montre le rôle bienfaisant des médecins à la Société philanthropique de Paris. Un livre de réflexion...

M. Valentin.

**Robine (Pierre).** — « Vitalisme et matérialisme médical : les doctrines de l'école de Montpellier, 1978, 21 × 29,5, dactylo., 285 p. Thèse pour le doctorat du 3<sup>e</sup> cycle, Faculté des lettres et sciences humaines de l'Université Paul-Valéry (Montpellier-III) soutenue le 1<sup>er</sup>-12-1978.

Dans ce travail considérable, écrit avec une vigueur qui n'a pas toujours dû lui faire des amis, notre collègue le docteur Pierre Robine a entrepris la rude tâche d'étudier le vitalisme au siècle dernier à Montpellier.

L'histoire du vitalisme, cette doctrine intermédiaire entre le matérialisme et le spiritualisme, remonte à des temps très anciens. Les phénomènes biologiques y sont considérés comme irréductibles à des processus physicochimiques, et définis comme produits par une Force Vitale soustraite à l'analyse scientifique expérimentale. C'est le « Ka » de l'Égypte pharaonique, non confondue avec le « Ba » qui est l'âme, pas plus que la « force active » naturelle d'Hippocrate. Homère y croyait, comme aussi en Afrique noire les Bantous et les Mossi. Opposé aux mécanistes, Stahl fut partisan, au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, d'une doctrine animiste. Barthez, en 1773, expose à Montpellier son « Vitalisme », avec son principe vital différent du corps et de l'âme, qui n'est, elle, responsable que des actions intelligentes ou instinctives. Adoptée par beaucoup au XIX<sup>e</sup> siècle, et même par des croyants, considérant comme secondaires les sciences appliquées pour l'étude de la médecine, cette doctrine se heurta à la fois aux matérialistes et au clergé, sauf à Montpellier. Le positivisme l'atteignit durement. Et pourtant, même actuellement au XX<sup>e</sup> siècle, continuant Barthez et Lordat, répondant aux vœux des structuralistes et des « nouveaux philosophes », le vitalisme, ou plutôt un « néo-vitalisme » a ressurgi, tant avec le professeur Pagès qu'avec les auteurs anglo-saxons. Mais à Montpellier, aujourd'hui, le vitalisme est bien mort.

M. Valentin.

**Sabbah (G).** — « Mémoires III - Médecins et médecine dans l'Antiquité ». - Publication du Centre Jean-Palermé de l'Université de Saint-Etienne, 34, rue Francis-Baulier, 42100 Saint-Etienne et Actes de la journée d'études du 14-15 mai 1982, Saint-Etienne, 1982, 21 × 29,5, 192 p.

C'est une somme de très importantes communications sur la médecine antique que nous apporte ce volume, produit d'un travail d'équipe qui a déjà publié bien d'autres volumes au Centre Jean-Palermé de l'Université de Saint-Etienne.

Pierre-Paul Corsetti relate d'abord comment Columelle savait déterminer l'âge du cheval d'après sa dentition, et fait une savante exégèse du texte latin. Armelle Debru montre qu'Aristote avait tenté de trouver, dans son « De somnio et Virgilia », les rapports entre l'épilepsie et le sommeil et liait comme les auteurs antérieurs la maladie au phénomène de la suffocation, localisant la cause des troubles épileptiques dans la trachée. Danielle Gourevitch nous entretient du rôle soutenu à Rome par la thérapeutique originale de la « gestatio », c'est-à-dire de la mobilisation des malades dans un véhicule ou sur un animal en mouvement, en voiture, sur mer, ou à cheval, procédé qui semble s'être maintenu pendant plus de six siècles, suivant un dosage rigoureux, discuté par Celse et Sénèque en particulier. Varron, nous dit Y. Lehmann, avait aussi une dimension médicale, puisqu'il incriminait les « bêtes des marais » dans l'étiologie des troubles atteignant leurs habitants. Jean Marcillet-Jaubert étudie une inscription lue près de Tebessa sur un médecin de la Première Cohorte Flavienné. Les sources de Dioscoride et d'anciennes recettes médicales sont analysées par Marie-Hélène Marganne et Carmélia Opsomer-Halleux. Jackie Pigeaud cherche quels rapports ont existé entre Caelius Aurélianus, cher à Laennec, et Soranus. Paul Roesch met en évidence le rôle des médecins publics dans l'Égypte impériale, et Guy Sabbah analyse, d'après Ammien Marcellin, la peste d'Amida en Turquie, place assiégée par les Perses en 359. D'autres études enfin terminent ce livre captivant, spécialement sur Celse et sur les miracles d'Asklépios.

M. Valentin.

**Fagot (Anne) et coll.** — « Médecine et probabilité ». Actes de la journée d'études du 15 décembre 1979. - Didier Eruditions, 1982, 15 × 21, 264 p. (Université Paris-Val-de-Marne).

Une fois de plus, l'Institut de Recherche universitaire d'histoire de la connaissance, des idées, des mentalités, sous le patronnage éminent de nos collègues le doyen Portos et le professeur Poirier, vient de publier un recueil remarquable, édité par Madame Anne Fagot. Le thème de la journée d'études d'où ce livre est issu pourrait s'intituler : « l'approche probabiliste en médecine ». Mais les savants britanniques et français qui s'y trouvaient, tous de très haut niveau, n'ont pas craint d'aborder de front des thèmes chers aux historiens de la médecine. Comme l'a écrit dans sa préface le professeur François Dagognet, médecin et philosophe de l'Université Lyon-III, le médecin, d'abord empirique, « peut-il être relayé par une machine à enregistrer et à traiter les données ? », et l'un des plus vieux conflits de la culture, « préserver la liberté du jugement, mais ne rien refuser parallèlement au pouvoir des algorithmes et de l'automatisme », sera-t-il résolu par une sorte de paix perpétuelle et acceptable ?

Alistair C. Crombie, du Trinity College à Oxford, donne d'abord une ample description de l'évolution de la pensée probabiliste, de Platon et d'Aristote à Darwin. Il met en exergue au début de la phrase d'Hippocrate : « Je tiens que c'est une chose excellente pour un médecin de pratiquer la prévision. . ».

Anne Fagot analyse ensuite, de la façon la plus claire pour une démarche aussi complexe, et en usant souvent d'exemples pratiques, les données mathématiques d'estimation probabilistes, d'après la règle de raisonnement inductif ou analogique découverte par Bayes en 1763.

I. Hacking (Cambridge) étudie la statistique du suicide au XIX<sup>e</sup> siècle et « l'usage pervers des statistiques », et J. Cohen (Oxford) compare la théorie de Bacon et celle de Bayes.

Derouesné (Paris-VI) et Saint-Marc-Girardin (Paris-XII) font enfin le point sur le rôle de l'ordinateur dans la pédagogie médicale et la recherche du diagnostic.

Sur ces sujets difficiles, ce livre vient bien à son heure.

M. Valentin.

**Nonclercq (Marie).** — « Antoine Béchamp (1816-1908), l'homme et le savant, originalité et fécondité de son œuvre ». - Paris, Maloine, 1982, 16 × 24, 250 p. (préface du Dr Philippe Decourt).

Le livre émouvant que notre collègue Madame Nonclercq vient d'écrire sur le grand savant méconnu Antoine Béchamp (1816-1908) doit retenir toute notre attention, sans pourtant nous entraîner dans une polémique stérile n'apportant aucun élément nouveau à l'histoire des sciences. Né le 15 octobre 1816 près de Morhange, il commença curieusement ses études de pharmacie près d'un de ses oncles, consul de France à Bucarest, qu'il quitta avec le titre de maître en pharmacie en février 1834. Diplômé pharmacien en 1843 à Strasbourg, il y exerça jusqu'en 1851, année où il est nommé agrégé par un jury comprenant Louis Pasteur, à qui il dédiera sa thèse de chimie en 1853, le remplaçant même comme suppléant en 1854. Puis, cette année-là, il est nommé lui-même professeur de chimie et de pharmacie à la Faculté de Montpellier. Il y restera plus de vingt ans, ne quittant Montpellier qu'en 1876 pour devenir doyen de la nouvelle Faculté de médecine de l'Université catholique de Lille, poste qu'il quittera en catastrophe en 1888, étant en désaccord profond avec l'archevêque. Il terminera sa vie à Paris, travaillant dans le laboratoire mis à sa disposition à la Sorbonne par son ami Charles Friedel.

Outre de multiples travaux sur des sujets variés, ce sont ses recherches sur les maladies des vers à soie qui vont l'amener à édifier sa théorie des « microzymas », ces corpuscules indépendants « agissant comme des ferments », venant de l'extérieur, n'existant pas si l'air a été filtré. Il ne nous appartient pas de conclure sur la polémique insidieuse qui peu à peu l'opposa à Pasteur, accusé par les défenseurs de Béchamp de s'être approprié les découvertes de ce dernier. Nous devons dire que le livre de Madame Nonclercq, insuffisamment clair et peu précis dans ses dates et ses citations, ne nous a pas convaincu. Mais son intention de rechercher la vérité est louable, et ce sera aux lecteurs de juger.

M. Valentin.

**Florkin (Marcel) et Théodoridès (Jean).** — « Henri de Lacaze-Duthiers et Léon Frédéricq : Correspondance (1876-1900). - *Archives internationales de physiologie et de biochimie*, vol. XC, fasc. 2, juillet 1982. - B.P. 144, B 4000 Liège. Suppl. n° 90, p. 1-94.

Né le 15 mai 1821 près de Montpezat, docteur en médecine en 1851, docteur ès sciences en 1853, Henri de Lacaze-Duthiers fut le préparateur d'Henri Milne Edwards

avant de devenir sous le décanat de Louis Pasteur professeur à la Faculté des sciences de Lille, puis en 1864 professeur au Muséum, et en 1865 titulaire de la chaire de Zoologie à la Faculté des sciences de Paris. Il fut ensuite le créateur des Laboratoires de biologie marine de Roscoff et de Banyuls.

Léon Frédéricq, né à Gand le 24 août 1851, docteur ès sciences naturelles à l'université de cette ville en 1871, appartenait à une famille de savants libéraux, disciples de la démocratie chrétienne. Docteur en médecine en 1875, il décida de se consacrer à la physiologie et à la biochimie, particulièrement des Invertébrés marins. D'abord élève d'Hoppe-Seyler à Strasbourg, il commença à correspondre en 1876 avec Lacaze-Duthiers, et lui demanda de fréquenter le laboratoire de Roscoff, après lui avoir été recommandé par Philippon, secrétaire de la Faculté des sciences, ami de son oncle Edouard Huet. C'est la correspondance de plus de vingt années que publient le regretté Marcel Florkin et Jean Théodoridès, montrant le jeune savant belge exposer à son aîné de trente ans ses recherches sur le sang des Vertébrés et sur la physiologie des Invertébrés marins, aboutissant à deux très importantes découvertes, celle de l'hémocyanine (1878) et celle de l'autotomie (1882).

Non seulement ces lettres sont passionnantes sur le plan scientifique, mais aussi elles apportent une note profondément humaine sur le caractère et la vie des deux savants. On y trouve des détails pittoresques sur l'existence des chercheurs du siècle dernier, le reflet de la Bretagne maritime, la simplicité quotidienne. Il est réconfortant que cette correspondance ait été publiée.

M. Valentin.

**Gysel (Carlos).** — « La naissance de la morphologie dento-faciale ». - Paris, Editions de la Société française d'orthopédie dento-faciale, 1982. 24 × 16, 368 p., ill.

C'est une sorte de livre jubilaire que ses collègues ont édifié à Carlos Gysel. En effet, dans ce beau recueil, qui commence par une bibliographie de ses travaux, se trouvent accumulés une série remarquable, témoignant de l'humanisme permanent des recherches historiques sans cesse poursuivies depuis plus de 25 ans par le fondateur de la Société belge d'orthodontie. L'ampleur de ses vues, l'étendue de ses connaissances jointes à une précision sans égale agrémentée par un souci constant d'une illustration gravée de choix, tout ce bel ensemble rend infiniment attrayant ce volume si bien présenté. Voici Erasme, puis Vésale et Bartholémée Eustache, avant Fallope, Fabrice d'Aquapendente, et d'autres grands anatomistes de la Renaissance. Ensuite Bauhin précède Rubens, ses médecins et ses maladies. Un chapitre plus général illustre dans le sens littéral du terme l'évolution iconographique de la morphologie dento-faciale jusqu'au siècle des Lumières. L'œuvre immense de Haller, l'apport de Bordeu, la grande contribution de Joseph Jacob Plenck nous mènent à Fauchard et à Buffon, puis Daubenton et Spix. Et le dernier chapitre du livre étudie très complètement les travaux considérables d'Adolphe Quetelet, savant universel, qui place au premier rang de ses recherches la statistique et la biométrie de la croissance et qui jette les bases de l'anthropométrie moderne.

Quelle somme de connaissances, et quelle perfection à la fois de style, de méthode, de pédagogie ne trouve-t-on pas dans ces pages ! Nous ne pouvons que dire ici, sincèrement, l'admiration profonde éprouvée par le lecteur d'un tel ouvrage, qui dépasse singulièrement la seule histoire de l'orthodontie, pour atteindre à une synthèse claire et méthodique de l'histoire générale de la médecine, de la Renaissance à la veille de la période contemporaine. Que Carlos Gysel en soit donc remercié infiniment dans cette trop rapide esquisse, au nom de tous.

M. Valentin.

**Rouche (Florence).** — « Trois Seignette et le Polychreste, histoire du sel de La Rochelle ». - Bordeaux, Bergeret, 1982. 21 × 29,5, dact., 65 p. - Thèse de doctorat en pharmacie, Bordeaux, n° 143, soutenue le 3-12-1982.

C'est toute l'histoire pittoresque d'un médicament que nous conte cette thèse. Mais en prologue viennent au premier plan les apothicaires de La Rochelle, leurs statuts, et leur sort pendant le siège de 1628 qui amena la famine et les maladies décimant la population huguenote.

Dans ce drame une famille se dévoua particulièrement, celle de l'apothicaire Seignette et de ses enfants.

Jehan Seignette eut deux fils, l'un Elie qui devint apothicaire, et l'autre Jehan Junior, qui fit ses études de médecine à Montpellier. Les deux frères se consacrèrent à perfectionner « la poudre polychreste », sujet de cette thèse. Il semble que ce sel ait été fabriqué pour la première fois en 1660, après la mort de Jehan le père. C'était un « tartre soluble préparé avec l'alcali de la soude », selon les dires de Boulduc et de Geoffroi dévoilant le secret en 1731. Ce tratre de soude et de potasse se trouvera mentionné, sans nom d'auteur, dans un formulaire de 1840.

Purgatif, apéritif et diurétique, ce remède fut aussi appliqué « pour calmer les vapeurs qui sont portées au cerveau », et pour soigner « l'ébullition et la raréfaction du sang » dans les fièvres et les hémorragies.

De multiples contrefaçons furent faites au cours des années, et Lémery lui-même s'attacha à les dépister. Et c'est à Florence que l'auteur s'aperçut que ce « sel de La Rochelle » avait été utilisé pour restaurer l'un des bronzes de la porte orientale du Baptistère...

Cette utilisation inattendue du sel de nos apothicaires de La Rochelle a permis de terminer sur une note charmante l'histoire de ce produit lié aux salines de la vieille cité.

M. Valentin.



